

V

Tout en recueillant des observations sur le caractère et les qualités des troupes en campagne, j'ai également étudié avec un non moins vif intérêt les curieux phénomènes psychologiques produits par les circonstances exceptionnelles où la guerre place les populations civiles. En temps ordinaire, grâce à la rapidité des communications, à la multiplicité des moyens d'information, à la tranquille sécurité de la vie, les erreurs, les illusions, les légendes ne peuvent pas se répandre ou du moins se dissipent rapidement au contact de la réalité. Mais en temps de guerre, quand toutes les conditions de la vie sont boule-

versées, quand l'in vraisemblable et l'impossible deviennent la règle, quand la transmission orale devient le seul moyen de savoir ce qui se passe, il est inouï de voir à quel point la vérité devient impossible à saisir, comment les inventions les plus fantastiques naissent d'elles-mêmes, se propagent, s'exagèrent et finissent par prendre dans l'esprit de la majorité des hommes la place de la réalité.

Je ne parle naturellement que des illusions réelles et naïves, des légendes spontanées et non de celles que se plaît à créer le cerveau surexcité d'un homme d'Etat ou la plume peu scrupuleuse d'un littérateur qui spéculé sur la curiosité ou les passions du public. Le *Gaulois* et le *Figaro* du mois d'août 1870, les dépêches du comte de Palikao ou de M. Gambetta sont sans doute des documents curieux pour la psychologie, mais il est difficile de discerner la part d'illusion sincère et la part de charlatanisme, — peut-être bien intentionné, — qu'ils renferment. Tout

le monde les connaît d'ailleurs, et mon expérience personnelle ne m'a rien appris de particulier sur ce sujet (1).

Ce qui m'intéressait davantage, c'étaient les imaginations étranges, les nouvelles absolument fausses qui s'accréditaient pendant la guerre, sans que personne fût coupable de les avoir fabriquées à plaisir. J'ai dit les terreurs que nous avons causées aux habitants de Clermont et du Chêne-Populeux. Que de victoires n'aurions-nous pas remportées si la renommée populaire avait dit vrai ! Un jour la flotte était à Berlin, un autre c'étaient Abd-el-Kader et Garibaldi qui avaient opéré leur jonction à Chémery et battu 400,000 Prussiens. Le 8 septembre, on nous apprend que

(1) Ce qui est incroyable, c'est la facilité avec laquelle beaucoup de personnes mêlent dans leurs récits le roman et la réalité, exagèrent, inventent, racontent comme des expériences personnelles des faits très-graves qu'ils ne savent que par ouï dire. Ils finissent par croire qu'ils l'ont vu. Le général d'Aurelle de Paladines lui-même n'a-t-il pas écrit que le 9 novembre Coulmiers était en flammes ? J'ai passé à Coulmiers même toute la soirée du 9. Il n'y a pas eu dans le village un seul incendie. Voy. *La première Armée de la Loire*, par le général d'Aurelle de Paladines, p. 108.

le maire de Mouzon a eu une dispute avec un officier allemand qui lui a brûlé la cervelle. Le 9, un habitant de Mouzon nous rassure; le maire avait seulement reçu un coup de sabre sur la tête et la blessure n'était pas mortelle. Le 10, j'allai à Mouzon; le maire n'avait jamais reçu de coup de sabre. Il n'avait pas même eu de dispute avec qui que ce fût. — Vers le 15 septembre, un monsieur revient de Sedan, et annonce que Bazaine va y arriver.

— Comment savez-vous cela? lui dis-je.

— Il l'a fait afficher à Sedan.

— Comment peut-il l'avoir fait afficher à Sedan, puisque les Allemands l'occupent?

— Mais j'ai lu l'affiche, croyez-vous que je mente?

Le 21 janvier, je longeais la Loire en cabriolet. Il y avait plus d'un mois que nous étions envahis. Les journaux n'arrivaient plus. La tradition orale était le seul moyen d'information. Un homme assez bien mis (il était marchand de nouveautés) me demande de

monter à côté de moi. Nous causons. Il avait l'air fort joyeux.

— Vous ne savez pas, Bourbaki est à Berlin.

— Ah, bah!

— Mais oui, avec Garibaldi. Voyez-vous, en Allemagne, il y a une grande montagne (et il fit avec ses deux mains un geste pour représenter une montagne longue et étroite). Bourbaki a envoyé Garibaldi à droite; lui-même a pris à gauche, il a délivré en passant Metz et Strasbourg. Il est entré en Allemagne par Maubeuge, et les deux armées se sont rejointes à Berlin, à l'autre bout de la montagne.

— Mais, cher Monsieur, remarquez que Bourbaki s'est mis en marche il y a un mois à peine, que s'il a déjà délivré Belfort...

— Vous n'êtes pas Français! s'écria-t-il indigné.

Arrivé à la ville, je descendis chez un des hommes les plus riches et les plus considérés du pays, homme excellent, dévoué et qui, sans me connaître, me fit le meilleur accueil.

Après dîner, au coin du feu, il me dit à mi-voix :

— Vous savez, il y en a eu 40,000 de tués au Mont-Valérien.

— En êtes-vous sûr ?

— Je le tiens d'un ami qui les a *vus*. Voilà ce qui s'est passé. Il y avait au Mont-Valérien trois généraux qui s'étaient vendus à Bismarck. Le jour où tout fut prêt pour livrer le fort, l'un d'eux remit une lettre pour Bismarck à un officier d'ordonnance. Celui-ci, en allant la porter, eut des soupçons, et il la porta à Trochu. Le gouverneur la lut et lui dit : « Attendez-moi ici. » Il courut au Mont-Valérien, fit fusiller les trois généraux, revint auprès de l'officier et lui rendit la lettre en lui disant : « Portez-la à son adresse. » Bismarck fit avancer des troupes. On démasqua des mitrailleuses. Il en resta 40,000 par terre. Mon ami m'a dit que c'était un horrible spectacle.

— Cela devait être affreux, en effet, répondis-je avec conviction, n'ayant pas envie de faire suspecter de nouveau mon patriotisme.

Des faits analogues se présentaient tous les jours. Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir qu'il y a des périodes entières de l'histoire pour lesquelles nous ne possédons que des documents du genre des récits que je viens de citer. Il y a eu des époques où la guerre était l'état habituel de la société, où l'on ne savait rien que par des rapports oraux, et où les historiens ont raconté les événements d'après leurs souvenirs personnels ou même d'après les souvenirs de contemporains plus âgés qu'eux. Et nous scrutons le texte de leurs récits avec un religieux respect ; nous déterminons la valeur, le sens exact de chaque phrase, de chaque mot ; dans les faits les plus fabuleux, nous nous efforçons de retrouver le fait réel qui doit avoir servi de point de départ à la légende ! Quelle précieuse leçon de critique historique a été pour nous la campagne de 1870 !